NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

58 Nº 9 1931

Le Slavisme et l'Asie

Ch. BOURGEOIS

p. 786 - 808

https://www.nrt.be/es/articulos/le-slavisme-et-l-asie-3381

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le Slavisme et l'Asie

Les Slaves n'ont pas de colonies : nous ne savons donc pas comment ils se seraient comportés avec les indigènes d'Afrique, d'Amérique ou d'Océanie; il n'est qu'un peuple parmi les Slaves qui ait eu une possession ressemblant à une colonie, ce sont les Russes, et cette possession est la *Sibérie;* mais l'appeler colonie au sens européen du mot, serait un abus de langage. Il est fort intéressant d'étudier, par cet exemple unique, comment un grand peuple slave s'est conduit vis-à-vis de peuples que les races européennes n'ont approchés qu'en les colonisant.

Une première vue superficielle peut nous faire croire que la Sibérie est devenue terre russe grâce aux gouvernements russes qui se succédèrent depuis Ivan le Terrible. Mais sous ces faits extérieurs notés par l'histoire ordinaire, se déroule une autre série de faits, moins connus, qui expliquent le rôle joué par les Russes en Orient.

Toute l'histoire de la Russie est une infiltration continue du paysan russe, parti des Carpathes, en quête de terres nouvelles vers l'Orient. Kliouchevsky (1) trouve ce mouvement si caractéristique, qu'il le regarde comme l'élément fondamental de formation, puis de développement du peuple russe. Il l'appelle une *colonisation;* mais colonisation de Souzdal, de Moscou et de Novgorod aussi bien que de la Sibérie, colonisation toute spéciale où le peuple à chaque étape nouvelle, s'est mué, s'est transformé à la faveur des circonstances, du pays et des peuplades qu'il rencontrait. Au lieu de coloniser les autres, le peuple russe s'est en somme colonisé lui-même, il s'est adapté avec une souplesse remarquable à tous les éléments nouveaux. Ce fait est fondamental et doit être remarqué d'abord si l'on veut comprendre quelque chose à la psychologie, et aussi à la religion du paysan russe.

Autre fait à considérer : non seulement le peuple russe, de par ses nombreuses migrations, fut en rapport constant avec

(1) Vas. Kliouchevsky, Kurs russkoï istorii; leçons 2, 16, 17...

des peuplades de l'Asie, et vécut avec elles sur pied d'égalité, mais il fut lui-même colonisé, pendant une très longue période, par un peuple d'Asie, les Mongols, et c'est sous ce régime, alors qu'il n'était qu'un canton soumis à la Horde d'Or, qu'il prit conscience de sa nationalité; c'est alors que s'unifia définitivement la terre russe.

Fraternité anthropologique.

Dans son livre « *Les Races et l'Histoire* », E. Pittard remarque que, sur le sol de l'Ancienne Russie, les Asiatiques et les Européens, « se coudoient... dans une *fraternité anthropologique* que, naturellement, on ne voit nulle part ailleurs, sauf dans certaines parties de la péninsule des Balkans. Et parmi les peuples policés de l'Europe, où l'état sédentaire règne normalement, la Russie reste le pays où les formes antiques de la *nomadisation sans entraves*, à peu près telles qu'elles existaient aux temps préhistoriques, sont encore possibles. Des troupeaux considérables sillonnent les steppes du sud, conduits par des pasteurs de race mongolique (1)... »

Cette fraternité anthropologique date de loin. Au VI^e^ siècle déjà, les Avares, venus des bords de la Caspienne, occupent par les armes les terres du sud de la Russie, pénètrent jusqu'aux Carpathes, et font des Slaves orientaux, ancêtres des Russes, leurs vassaux ou même leurs alliés. Les Slaves orientaux sont, en 626, dans les rangs des Avares, lorsque ceux-ci attaquent l'empereur Héraclius; ils profitent de la situation; sous le couvert de cette alliance, voici que du VI^e^ au IX^e^ siècle, les Slaves remontent le Dniéper jusqu'au lac Ladoga, et occupent insensiblement tout le bord septentrional de la mer Noire. Partout ils entrent dans les organisations nomades des Avares, des Khazares, n'ayant eux-mêmes aucune unité particulière, sinon celle de la race.

Très anciennes sont les relations de ces Slaves avec les Mahométans : il y avait une route « Don-Volga », route des marchands,

(1) E. PITTARD, *Les Races et l'Histoire*, p. 273. *L'Évolution de l'Humanité*, collection dirigée par H. Berr, La Renaissance du Livre, Paris.

plus ancienne que le fameux chemin des Varègues aux Grecs; nous n'en connaissons l'existence que par des sources arabes; elle suivait le tracé suivant : du Don à la Volga, puis le long de la Volga jusqu'à la ville Ittilie, à son embouchure dans la mer Caspienne, où se trouvaient les Khazares, ensuite sur les bords de la mer Caspienne; enfin, à dos de chameaux, jusqu'à Bagdad, on transportait des fourrures, du miel, de la cire et même du lin. Les auteurs musulmans qui décrivent la vie russe du temps font allusion aux marches militaires des Russes en Orient; nous savons ainsi que les Russes dévastèrent les rives occidentale et méridionale de la mer Caspienne en 913, 943-944... Mais de tout cela, on ne trouve pas trace sous la plume des chroniqueurs russes, préoccupés de distraire leurs compatriotes, nouveaux chrétiens, de tout souvenir païen; il ne tint pourtant qu'à un fil que les Russes ne restassent attachés à ces relations et religions non-chrétiennes : Sviatoslav se trouvait en guerre avec les Khazares quand il reçut de Byzance une demande de secours contre les Bulgares du Danube; cet appel inattendu, écartant les Russes des influences mahométanes, décida du sort du christianisme russe, de l'avenir national de la Russie. Il reste au moins une preuve de ces relations avec les Musulmans : on a découvert un certain nombre de pièces de monnaie arabes sur les rivages de la Baltique; les Russes, moins cultivés, vendaient leurs produits, troupeaux et blé, aux Arabes du sud. Ces monnaies datent toutes du VIII^e^ au XI^e^ siècle.

En Russie du Nord

Le même esprit de fraternité, le même caractère endurant et humble des Slaves se manifestent dans ce que Kliouchevsky appelle la colonisation, c'est-à-dire la formation de la nationalité grand-russe. Esquissons très sommairement certains traits de cette *colonisation* russe *d'Europe*, qui feront mieux comprendre le sujet que nous traitons. Quelques Slaves, plus pacifiques que les autres, amis du commerce et du pâturage, commençaient à se fatiguer des continuelles incursions des nomades de la steppe; ils s'éloignèrent vers le nord : là, ils trouvèrent des bois, d'immenses étendues de

marécages; ces terres sauvages, que nul n'abordait, leur convinrent; ils y rencontrèrent des peuplades finnoises, pacifiques elles aussi, ainsi qu'en témoigne déjà Tacite, avec lesquelles ils se mêlèrent; c'est de ce mélange que se forma la nationalité grand-russe de Souzdal d'abord, puis de Moscou. Comment se fit cette rencontre ? Ni dans les chroniques écrites, ni dans les traditions populaires, on ne fait mention de luttes entre les nouveaux arrivés et les indigènes. Ce fut un établissement plutôt qu'une conquête du territoire; il est curieux de remarquer que les noms finnois et russes de villages et de rivières, maintenant encore, ne sont pas séparés les uns des autres par zones compactes, mais alternent constamment : ce qui prouve que les Russes ne s'introduisirent pas par fortes masses, mais s'infiltrèrent en courants ténus occupant les larges espaces qui restaient entre les hameaux finnois. Or ceci eût été impossible, s'il y avait eu guerres d'attaque des Russes, et s'il s'était formé des blocs de résistance finnois. Ils réagirent l'un sur l'autre : le type slave changea; on note encore aujourd'hui, chez le paysan grand-russe, la forme spéciale du nez aplati vers la base, qui trahit une influence d'origine finnoise; le langage aussi se modifia, ainsi que les croyances. Sans doute, les Russes étaient déjà chrétiens et luttèrent pour leur foi, comptèrent même des martyrs; mais le paysan russe mêla insensiblement à sa foi orthodoxe un bagage païen finnois : entre beaucoup d'autres emprunts, la croyance aux satyres des bois, au roi des ondes, vivace en la légende du marchand violoniste Sadko, a son parallèle dans les croyances des Tchoudes, Tchérémisses. Les dieux des uns et les saints des autres vivaient en paradisiaque amitié, et aucun ne songeait à nuire ou à s'embarrasser de la présence des voisins.

Le christianisme, à la manière dont le reçurent les Tchoudes, ne coupa pas à la racine les croyances païennes; ce ne fut qu'une couche chrétienne sur un fond païen qui subsista. Il se constitua ainsi une population russo-tchoude pour laquelle christianisme et paganisme n'étaient pas opposés, mais se complétaient; seulement les dieux des païens habitaient un peu plus bas que les « dieux » des chrétiens. Jusqu'en ces derniers

temps, les Tchoudes priaient leurs divinités en russe, et avec des mots empruntés aux prières chrétiennes russes. Si bien que voyant dans les prières des Tchoudes et des Mordves tant de russe et d'expressions chrétiennes, les Russes commençaient à y assister, puis à y prendre part, et même à répéter chez eux quelques-uns des rites qu'ils avaient vu pratiquer. De sorte qu'à la fin personne ne pouvait dire si les coutumes observées étaient russes ou mordves (1).

Ce mouvement de colonisation s'accompagna souvent d'un autre : l'expansion monastique... Chaque prince qui fonde une ville, tient à honneur d'y établir de suite un monastère. Mais ces monastères, richement dotés, ne furent pas colonisateurs. Dès le XIVe siècle, un changement se produit; au lieu de monastères de villes ou de faubourgs, s'établissent des ermitages, au fond des plus impénétrables forêts. Alors que, jusqu'à la fin du XIIIe siècle, sur 100 monastères alors fondés, on compte à peine une dizaine d'ermitages, datant tous, du reste, du XIIIe siècle, à partir du XIVe siècle, en Russie du Nord seule, 150 ermitages sont créés en trois siècles, contre 104 monastères de villes. Une grande différence séparait le monastère de l'ermitage. Tandis que le premier était fondé par un prince, un métropolite, qui se contentait de le doter largement, mais ne se croyait pas obligé à embrasser une vie qu'il appréciait davantage pour les autres que pour lui-même, l'ermitage témoignait d'un effort *spontané du peuple* vers la vie de prière et de silence.

Les ermites, ou bien s'enfonçaient dans les bois, avec quelques amis, pour tenter les prodiges de l'ascèse, ou bien, et c'était le cas le plus fréquent, faisaient d'abord des essais monastiques dans un monastère, et de là s'en allaient dans un bois fonder une filiale. Le fondateur s'en allait tout seul sauver son âme loin du « tumulte du couvent », mais il était bientôt rejoint par des frères animés du même désir. Autour d'eux se rassemblaient aussi des paysans, attirés par le récit des hauts faits des ermites; ils établissaient une colonie auprès du monastère, dans le but

(1) cf. Kliouchevsky l. c. t. I p. 379.

d'y travailler comme les moines, tout en ne s'astreignant pas à leur règle. Beaucoup de villages de la Russie du Nord ont ainsi commencé. Dès que le monastère atteignait un chiffre respectable d'habitants, un des moines, par amour du silence, s'éloignait, et allait plus loin fonder un autre ermitage. Ainsi le mouvement se continuait sans cesse. Quitter le monastère, fonder plus loin un ermitage nouveau, était considéré comme un haut fait d'ascétisme, vivement recommandé par l'higoumène à ceux qui voulaient se distinguer dans les exploits spirituels. Une telle conduite venait-elle d'un véritable désir de rechercher l'isolement pour le salut de l'âme, ou bien du besoin du moine d'avoir *son* monastère au lieu de vivre dans le monastère des autres, ou peut-être du désir d'aller au-devant du besoin commun en défrichant des terres nouvelles ? Toujours est-il que ce mouvement monastique montra la route au paysan grand-russe; par lui se forma la Russie du Nord, par lui se détermine souvent l'emplacement de ses villages; de plus il créa un type spécial de colonisation; ainsi naquit la *Rous vagabonde*. Avant de se fixer dans l'ermitage de son choix, le moine aventurier allait par divers monastères et ermitages; le moine Paul, déjà moine à 22 ans, voyagea pendant 50 ans, avant de fonder sa communauté sur l'Obnora. Le voyageur s'en allait quelquefois en secret; Cyrille de Bielozersk passait par les ermitages, pieds nus, vivant d'herbes, de racines, et vingt ans parmi les bêtes. Enfin il songea à se reposer et fonda son monastère dans le pays de Bielozersk (1517).

Tels furent quelques traits de cette invasion russe du Nord. Mouvement continu, inlassablement prolongé, sans plan défini, mouvement inaperçu des contemporains, et qu'on ne découvre aujourd'hui qu'à des indices épars, mais certains, infiltration des isbas russes dans les forêts et les marais finnois. Les envahisseurs ? C'étaient de pauvres paysans, les derniers, les plus humbles, cherchant repos et calme pour cultiver la terre, paître les troupeaux ou adorer Dieu dans le silence des bois...

En Sibérie

Mais la Sibérie russe ? Que fut cette conquête ? Pas autre chose que ce même mouvement, à l'insu et, à plusieurs reprises, contre le gré du gouvernement de Moscou; ce même genre de colonisation du paysan russe dans les terres du nord, se prolongea au delà de l'Oural, par ce paysan russe devenu à moitié asiate, auprès des peuplades tatares et mongoles de la Sibérie.

Dans l'intervalle, s'était produite l'invasion mongole, et ce joug, étendu sur presque toute la Russie, dura plus de 200 ans. On dit souvent que ce joug sépara la Russie du monde civilisé; mais elle en était déjà bien loin avant le torrent mongol, et si, de fait, les Mongols dressèrent une barrière à l'ouest de la Russie, ils lui ouvrirent le champ libre à l'est, et ce fut peut-être cette ouverture des communications vers l'Asie qui décida de la grandeur de la Russie. Au lieu de briser le mouvement d'expansion, l'invasion mongole le précisa et ouvrit toutes larges les écluses vers les immenses steppes de l'Asie.

Rien de curieux comme cette poussée populaire, instinctive, sans aucun plan prémédité, sans aucune initiative ou secours gouvernemental, du paysan russe en Sibérie. Le joug mongol avait naturellement accoutumé les esprits à regarder vers l'est; non seulement les grandes voies de communication, qui étaient l'objectif principal des dirigeants mongols, atteignaient un haut degré de perfection pour l'époque, mais encore, presque chaque année, tsars ou métropolites se rendaient à la Horde du Khan, à Karakoroum ou à Saraï, pour payer tribut; souvent alors ils avaient pour escorte des compagnies entières de soldats russes; en chemin ils chassaient la zibeline et le castor; au retour, ils décrivaient les richesses des pays parcourus. Lorsque les Mongols se retirèrent, au milieu du XV^e^ siècle, ils emmenèrent avec eux de nombreux prisonniers russes; ceux-ci s'échappaient en route, se cachaient dans les forêts impénétrables de la Sibérie, et y construisaient des skites-abris. Enhardie par la victoire, la Russie, lentement mais partout, s'ébranla à la suite des Tatars

rentrant chez eux. Le pouvoir moscovite s'introduisit avec ces errants, comme un pouvoir légal et parfaitement constitué (1).

Comme une tache d'huile...

Les Novgorodiens, riches marchands du Nord, entraînés par l'exemple des Vikings, partirent pour l'embouchure de l'Obi et de l'Iéniséi dans la mer Glaciale, y firent le commerce d'échange des fourrures avec les Ostiaks et les Samoyèdes, se soumirent dès le XIII^e siècle tout le commerce du Nord; comme ils étaient en butte aux incursions des bandes de pillards qui entravaient leur commerce, ils firent appel, pour assurer la sécurité des routes, à des cosaques; or, à ce moment, Yermak et quelques centaines de cosaques étaient en disgrâce auprès d'Ivan le Terrible, à cause de leur brigandage : ils saisirent avidement cette occasion de se réhabiliter aux yeux du prince, et partirent, naturellement sans aucun mandat de sa part.

En 1367, le prince Jaroslav Vsevolodovitch étant parti avec sa droujina pour faire sa soumission d'usage au khan de la Horde d'Or, à Karakoroum, derrière les hauteurs de l'Altaï, ses gens entendirent parler d'hommes qui allaient sous terre travailler dans la montagne; c'était la première nouvelle des mines d'or de la Sibérie; des troupes de paysans n'allaient pas tarder à s'ébranler dans cette direction.

Ils se mirent aussi à traverser l'Oural, ces pèlerins, les « chercheurs de Dieu », les affamés d'ascèse, en quête de sites isolés et solitaires, soit qu'ils trouvassent la vie trop facile en leur monastère d'origine, soit que, moines errants, ils aient été chassés de chez eux pour quelque inconduite, soit que, plus tard, ils fussent des raskolniki, insoumis à l'autorité patriarcale, cherchant au loin un endroit où ils fussent libres de confesser leur foi à leur manière, comme ce protopope Avvakoum, starovière dissident,

(1) Les Sibériens d'alors disaient qu'ils échangeaient le pouvoir du Khan de la Horde d'Or contre celui du Khan de la Horde Blanche, ainsi qu'ils appelaient le Tsar Blanc. Glissement de pouvoirs qui fut rendu facile par la persévérance du moujik.

dont l'exemple, au XVII^e siècle, devait enflammer tant d'imitateurs. Chacun de ces errants va fonder, au hasard des rencontres, un embryon de monastère, qui se développera vite, et deviendra un centre de colonisation. Ces monastères, dès le début de la conquête sibérienne, se multiplient de façon remarquable.

Voilà certes une conquête qu'on ne pourrait guère appeler une conquête d'État; l'État russe n'en a pas pris l'initiative; il ignorait même ce que c'était que la Sibérie. Quand il se mit à envoyer des troupes, déjà tout le pays était semé de villages russes; même au XIX^e siècle, lorsque se fit la conquête du Turkestan, on trouva dans cette province 100.000 paysans russes qui y étaient déjà installés. Ils avaient continué leur petite marche errante, peu soucieux des frontières, poussés par l'instinct des colonisateurs du Dniéper.

Cette soif de vie nouvelle en des pays encore indéfrichés, cette lutte âpre et sans arrêt contre une nature impitoyable aida à former un nouveau caractère russe, osé, énergique, débrouillard, le caractère sibérien. Dans ces forêts insondables va retentir la hache du moujik, construisant des églises, des établissements de chasse, des villes enfin. C'était en Russie l'époque des temps troublés, et alors que tout menaçait ruine dans les désordres et les massacres de la guerre civile, que les concurrents *occidentaux* divisaient en morceaux la Russie, la Sibérie *asiate* fut le rempart, le terrain sûr où les forces russes se refaisaient, trouvaient de nouvelles recrues, et surtout un esprit de fidélité inviolable à la grande terre. Là, se poursuivait sans secousses le travail constructeur. Ving-cinq ans après la fondation de la première ville sibérienne, les tsars éphémères, qui alors ne faisaient que passer sur le trône de Moscou, envoyaient en Sibérie demander des renforts en hommes, et cherchaient à remplir le trésor vide avec les fourrures de zibelines. Laissez seulement passer 30 ans, et l'on voit les Russes arriver presqu'en même temps sur les bords de l'Anadyr, sur les rives de l'Océan Glacial et sur l'Amour (1). Pour conquérir de pareilles étendues, Alexandre de

(1) Yermak passa l'Oural en 1851 — et en 1632, les Russes fondaient

Macédoine, Gengis-Khan, Batij avaient eu besoin d'armées de centaines de milliers d'hommes; les Russes allèrent en bandes de moins de cent hommes, toutes rassemblées et formées par l'initiative privée, sans chefs, sans grands génies, sans aucune organisation d'État. On dut même parfois imposer des limites à cette émigration, comme sous Boris Godounoff; mais même alors, la route ne fut pas coupée : à côté du chemin battu où retentissaient les chaînes des condamnés qu'on entrainaît, se traça peu à peu un chemin de forêt inaperçu, par où s'enfuyaient les vagabonds en quête de liberté. Il s'organisa une émigration secrète : on chercha les lieux les plus cachés pour y bâtir des villages loin des regards de toute police. La Sibérie était devenue, au XVIII[e] siècle, pareille à la Rous vagabonde des premiers siècles. En les endroits les plus reculés on découvrait soudain des fuyards, des pèlerins en quête de vie spirituelle, des commerçants séjournant des années dans les bois, puis plus loin encore, les *skites des raskolniks*, les blokhaus des Squatters. Faute de pain, ces fuyards devenaient brigands; on les poursuivait. Alors, ils passaient la frontière, et par delà la ligne des postes russes, et des frontières de nomades, Kalmouks, Kirghiz, s'échelonnaient les isbas, les huttes de chasseurs, et le paysan russe s'en allait au loin, au sein de l'Asie Centrale, sous le nom de chasseur de zibeline, de vigneron, de pêcheur, de chercheur de trésors.

Monastères et missions sibériennes

Dans tout ce mouvement, les monastères, les sectes religieuses eurent presque autant de part que dans la formation de la Grande-Russie.

Au temps de Nikhone, vers 1660, le protopope Avvakoum se révolta pour ne pas avoir à accepter la réforme des livres liturgiques et s'enfuit en Sibérie. Avec cet homme, d'un caractère acharné, travailleur, commença l'exode des Raskolniks « starovières » allant chercher les coins les plus isolés de Sibérie : alors,

Yakoutsk; en 1633, ils étaient sur l'Amour; en 1635, ils fondaient Olekminak et Khaborov atteignait en 1650 l'Océan Pacifique.

se formèrent des cellules de villages dont les habitants se distinguèrent par la force de caractère, le labeur opiniâtre, la fidélité au devoir chrétien, aussi longtemps du moins qu'un prophète de passage ne venait pas les exciter à la destruction globale, à se dresser des bûchers en pleine forêt et à se faire mourir par milliers. Agriculteurs, pâtres et apiculteurs, ils transportèrent en Sibérie tout l'ancien système de la vie russe, la pureté de la langue russe, quelques-unes des particularités de son architecture et de son art national.

Arrivés en pays idolâtre, les Russes n'eurent pas l'idée d'organiser d'abord des missions; il y en eut dans la suite, nous le verrons; mais leur principal effort était de pourvoir à la vie religieuse pour eux-mêmes, et de s'accommoder tant bien que mal sur ce point avec l'infidèle. Ils ne s'accommodaient même que trop; et l'on trouve, au XVII^e siècle, un rescrit de l'évêque de Tomsk cherchant à diminuer les rapports des Russes avec les peuplades avoisinantes, car ils commençaient un peu trop facilement à en prendre tous les usages, et notamment la polygamie.

Aussitôt que s'édifiait un village, les Russes se construisaient une église; en même temps, avec une rapidité presque égale, se multipliaient les monastères. La bonne volonté allait même souvent plus vite que les moyens : à Verkhoturié, presque aussitôt après la construction de la ville, on bâtit le monastère Nikolsky, en 1604; il n'avait ni prêtres ni revenus. Ou bien, dans la même ville, se trouvaient des religieuses; mais elles n'avaient pas de demeure, et vivaient parmi les habitants de la ville, à leur charité. Quand fut nommé le premier métropolite sibérien à Tobolsk, l'archimandrite Kiprian, les choses rentrèrent un peu dans l'ordre : il s'occupa d'abord, suivant la vieille tradition des monastères de Russie, de rédiger les chroniques du pays. A peine arrivé à Tobolsk, en 1621, il réunit les survivants des anciens compagnons cosaques d'Yermak, et, les questionnant en détail sur ce qu'ils se rappelaient de l'expédition du grand aventurier, ordonna d'écrire dans le nécrologe ecclésiastique les noms des cosaques tués au combat, afin qu'on pût en faire mémoire chaque

année, au premier dimanche du Grand Carême dans l'église métropole de Tobolsk. Il arrangea les affaires du monastère de Verkhoturié, y envoya deux moines-prêtres, et lui assigna des revenus. Puis il envoya les nonnes errantes dans un monastère qu'il fit bâtir hors de la ville, le Pokrovskij, leur assigna des revenus et des droits de pêche dans la Tobol. Mais la régularité n'existait pas partout dans ces monastères trop multipliés. Dans celui de Turinsk, fondé en 1604, les moines vivaient avec les nonnes; Kiprian dut faire pendant plusieurs années des remontrances avant d'obtenir l'observation des statuts monastiques.

Qui fondait ces monastères? Tantôt des higoumènes, venus là-bas on ne sait pourquoi; comme celui qui fonda le monastère Ouspiensky à Tomsk, l'higoumène Eustrate : le monastère devint bientôt vide, puis fut rétabli en 1645. Ou bien c'était sur un oukase du tsar : ainsi, par oukase du tsar Michel, en 1623, fut bâti près d'Iénisseisk un monastère pour jeunes filles, monastère de la Nativité. C'est aux frais et par le travail de jeunes moines, d'inoks, qu'est construit à Iénisseisk, en 1642, le monastère du Sauveur. Ailleurs, le fondateur est un marchand; le monastère de la Sainte Trinité, de Turukhansk, fut commencé en 1657, par le marchand Timofée, fils d'un prêtre d'Oustioug.

On raconte qu'au début du XIX^e^ siècle vivait en Russie un serf du nom de V. F. Nadiejdine. Dès son jeune âge, il se distinguait par sa piété, visitait souvent l'église, et si longtemps qu'il arrivait en retard au travail. Le seigneur dont il dépendait voulut en finir avec ces singularités, et le maria de force; mais Nadiejdine, renouvelant l'exploit de saint Alexis, s'échappa la nuit de ses noces; on l'arrêta et on l'envoya en Sibérie. Arrivé au lieu désigné pour son exil, il réussit à s'enfuir, et établit sa demeure dans les bois, dans une grotte des monts Tchikoya (Altaï). Pendant plusieurs années, on n'eut de lui aucune nouvelle. Mais un jour, une vieille femme, partie dans les bois pour cueillir des champignons, tomba sur la retraite de l'ermite. La renommée des exploits ascétiques de Nadiejdine se répandit rapidement et parvint jusqu'à Kiakhta, important centre de commerce entre la Sibérie et la Chine, situé à la frontière des deux pays, au sud-

est d'Irkutsk. Les marchands de Kiakhta bâtirent une skite près de la grotte. Nadiejdine en fut nommé higoumène et reçut au moment de sa prise d'habit monacal le nom de Varlaam. La skite (retraite monacale) attira bientôt les dévots, et devint un monastère. Varlaam dut se rendre souvent à Kiakhta pour les besoins matériels du monastère : ce fut sa perte. Devenu âgé, il abandonna ses habitudes ascétiques, perdit le goût de l'abstinence, et un jour, revenant de Kiakhta en état de forte ébriété, mourut subitement. Semblables fondations, en plein XIX^e siècle, d'un monastère par des marchands, se reproduisirent souvent. Ces hommes sentaient le besoin, après une vie déréglée, de vouer à Dieu quelque part un lieu de prière, où ils finiraient leur vie dans les pratiques de la pénitence, ou tout au moins, ils feraient venir des moines, pourvoiraient aux moyens de sustentation d'hommes de Dieu, qui prieraient pour le salut de leur âme.

Enfin les fondateurs de monastères furent souvent des staro-vières : nous avons vu comment ils avaient été chassés de Russie : cherchant un endroit éloigné de toute police pour pratiquer la foi qui leur était chère, ils se groupaient au milieu de forêts impénétrables et fondaient soit des villages interdits à tout étranger, ou bien de vrais monastères, à l'exemple des Orthodoxes, mais où l'ancienne manière de chanter l'office était strictement et sévèrement observée. Protégés par les cosaques, leurs plus chauds partisans, comptant dans leurs rangs de très riches marchands, travailleurs honnêtes et constants, ils trouvaient facilement le moyen de vivre, mais en même temps étaient des foyers de révolte contre les tsars venus après la réforme de Nikhone, qu'ils qualifiaient d'antéchrists.

Ainsi, pour bien des causes, ces monastères sibériens se développèrent rapidement : en 1690, on comptait en Sibérie 37 monastères et 160 églises. Après les premiers tâtonnements, ils commencèrent à être largement dotés : le nombre de paysans-serfs attachés aux monastères était considérable; le monastère Alexis de Tomsk, pour onze moines infirmes, comptait 241 paysans-serfs. En plus des paysans attachés d'office au monastère comme serfs, il y avait beaucoup de serviteurs; ainsi, au mo-

nastère de Tobolsk, on en trouve, au début du XVIII^e siècle, 2760. Les monastères s'enrichirent notablement, et dans un délai assez court; nous voyons en 1645, quarante ans seulement après la fondation du premier monastère en Sibérie, le tsar Michel Feodorovitch, et en 1662 le tsar Alexis Mikhaïlovitch défendre catégoriquement à la mense épiscopale de Tobolsk, et aux monastères, de recevoir aucune contribution nouvelle en terres, sans oukase exprès du tsar.

A côté de cette expansion religieuse exclusivement occupée des Russes, il y eut des missions sibériennes auprès des indigènes.

Apostolat difficile sans doute, à cause de la rigueur extrême du climat, et du genre de vie des nomades, qui, même pour un russe, constituait un rude sacrifice. Difficile aussi, parce que les missionnaires se trouvèrent en présence de deux religions, le bouddhisme, le mahométisme, qui étaient, surtout la première, très profondément ancrées dans l'âme de certains indigènes; le foyer de cette religion, le Thibet, n'était pas loin, et les lamas affluaient dans certains parages. Le clergé russe ne se montra pas suffisamment préparé à sa tâche apostolique, tant au point de vue de l'instruction que de l'esprit chrétien. On commença par envoyer, en 1681, 12 moines de Tambov sur le Baïkal; mission qui n'eut aucune suite, car nul n'eut le souci de remplacer les moines lorsqu'ils disparurent. D'autre part, les missions organisées par le métropolite Filotée Leczinsky, arrivé en Sibérie et monté sur le siège de Tobolsk en 1700, eurent un réel succès. Il se consacra à l'évangélisation des Ostiaks et autres indigènes de la Sibérie occidentale, et baptisa, dit-on, 40.000 idolâtres : il fit construire dans le territoire de leurs chasses 37 églises. Il rassembla les enfants des familles converties, et les fit élever dans l'école *slavo-latine* de Tobolsk. Après lui, à partir de 1721, la mission tomba.

Ces missions auprès de nomades sans cesse en mouvement présentaient de grandes difficultés : on ne pouvait guère atteindre les pauvres Ostiaks qu'une fois par an, et pour un court espace de temps. Les cosaques se montrèrent en ce point de vrais auxiliaires des missionnaires; mieux au fait de la vie des nomades,

connaissant les endroits où, à de certaines époques, ils se rencontraient régulièrement pour l'échange des produits de leur chasse, ils y bâtirent des « ostrogui », petits villages entourés de palissades; ainsi prirent naissance beaucoup de villes sibériennes : Berezov, Obdorsk, Surgut, Narym, Turukhansk, Yakoutsk... Ils construisaient d'abord une isba pour leur voïévode, une autre pour le pope, une troisième pour les gens de service, enfin le magasin à blé, et l'église, simple isba comme les autres, mais surmontée d'une croix. C'est là que les cosaques attendaient les nomades pour l'achat des pelleteries et... pour réclamer l'yassak (tribut perçu par les cosaques). On comprend que cette dernière circonstance ne devait guère favoriser la spontanéité des conversions. Les popes profitaient de ces rassemblements pour faire l'instruction, baptiser, confesser, et aussi « pour exiger leur yassak », suivant l'expression nomade. Puis ils ne revoyaient plus leurs fidèles de toute l'année. Que faisaient les nomades baptisés, loin de tout regard? Nul n'allait y voir... Yadrintsev (1) écrira qu'à la fin du XIX^e siècle ces nomades gardaient toutes leurs superstitions et leurs fétiches; les icones étaient rangées dans un coin, par terre, pour être exhibées seulement lorsqu'on annonçait la visite du pope. Le christianisme ne pouvait guère leur paraître dans sa vraie beauté; munis d'une instruction radicalement insuffisante, ils en voyaient surtout un aspect : c'est qu'il fallait payer le pope. Il est vrai qu'au moment du baptême, on leur faisait cadeau, d'une trentaine de roubles, « la récompense pour le baptême »,... mais, ensuite, la vie chrétienne devenait onéreuse. On questionnait le baptisé sur le nombre des membres de sa famille : dans son innocence, il disait la vérité; alors, on lui réclamait quinze écureuils pour chaque enfant à baptiser, cinq pour l'introduction de la femme à l'église, le quarantième jour après la naissance de l'enfant. Pour le mariage, deux zibelines étaient exigées. Pour la confession, lorsqu'il s'agissait d'un pécheur « ordinaire », on lui réclamait comme épithimie de cinq à dix écureuils; mais pour un grand pécheur, le prix de la pénitence montait en

(1) Yadrintsev : Sibir, Kak kolonia.

conséquence. On allait jusqu'à exiger deux cents écureuils pour toute la famille, quand elle était nombreuse : il serait étonnant que, dans de telles conditions, ces primitifs eussent eu le courage de ne rien cacher dans leur confession... On leur interdisait également de se nourrir de choses réputées impures. En Russie ces mets étaient catalogués et il était relativement facile de s'en abstenir; mais de ces mets impurs, aucun ne faisait partie de la pitance du pauvre sauvage; alors, on en trouva d'autres, et on qualifia d'impure la viande d'ours, de zibeline, d'écureuil, de renard; c'était à peu près tout ce qu'ils trouvaient à manger; de là de nombreuses infractions inévitables, dont chacune avait sa peine tarifée : une amende à payer en espèces.

En général on peut dire que ces perceptions d'impôts furent un des grands scandales du régime sibérien : les popes ne firent que suivre l'exemple venu du pouvoir et des cosaques. On en vint à un tel point, que les indigènes, incapables de payer toutes les peaux de castors et de zibelines qu'on exigeait d'eux, durent en acheter aux marchands russes pour satisfaire aux exigences fiscales.

D'autre part, une mission comme le Kamtchatka donna de beaux résultats. En 1748, quelques années seulement après la conquête, il y avait 250 élèves dans les écoles tenues par les missionnaires. En 1751, tous les Kamtchadales, au nombre de 8.000, étaient baptisés.

Il est difficile de porter un jugement d'ensemble sur les missions sibériennes; elles présentent des contrastes qui déroutent tout essai de synthèse. Sans doute, il y eut des conversions contraintes, et l'on cite l'exemple de l'évêque Pavel de Tobolsk, qui, tout en défendant dans ses circulaires de convertir par la force, en fait, dans sa ville épiscopale, faisait des conversions (?) par le knout et se permettait des duretés extrêmes.

Mais, à l'opposé, on rencontre le missionnaire Kiriak dont parle Ljeskov (1), qui voulait renoncer à son travail, parce que, conscient

(1) Ljeskov, Na Krajou Svieta (Au bout du monde). Bonne traduction dans la revue Irénikon, 1931, p. 37 sq.

de la réelle bonne foi des sauvages, et de leurs belles vertus natives, il se trouvait incapable de les remplacer par un christianisme suffisamment élaboré faute de temps et peut-être de conviction intime en lui-même. Son évêque, voulant tirer au clair le cas de conscience de Kiriak, s'en alla en expédition lointaine, par d'affreuses tempêtes de neige, subissant la faim et le froid, et s'étudiant à comprendre l'état d'âme de l'indigène. Il y a là un bel exemple de sincérité apostolique.

Mais il manquait à cet apostolat, sauf quelques exceptions, l'initiative, l'adaptation charitable aux besoins nouveaux et imprévus. Il y avait en Sibérie, errant dans la sombre taïga, quantité d'échappés du bagne, de malheureux dénués de tout; ils frappaient parfois à la porte des monastères; on leur donnait souvent l'hospitalité; mais parfois aussi par crainte on les rejetait; habitués à une vie aventureuse, ils pouvaient être, craignait-on, un sérieux élément d'indiscipline,

Mais pourquoi ne prenait-on pas l'initiative, comme on le fit en Occident, d'ériger des maisons spéciales pour ces malheureux, et pour d'autres infortunés, malades ou vieillards, qui seraient servis par un personnel religieux uniquement dévoué à cette œuvre ? Il faut avouer que le clergé russe, au moins en Sibérie, ne montra guère d'initiative dans le dévouement aux membres souffrants de Jésus-Christ. Et cela montre l'infériorité, la stagnation de ce clergé, qui, issu pourtant d'un peuple extraordinairement adaptable à des circonstances nouvelles, resta figé dans une rigidité de vieillards, celle qu'il avait malheureusement héritée pour des siècles de la très vieille Byzance.

Que le peuple russe lui-même ait su s'adapter, toute l'histoire de la Sibérie russe le prouve. Les Russes ont eu ce savoir-faire à eux spécial, et que ne partagea à peu près aucun peuple de l'Occident, de s'habituer très vite à vivre sur pied d'égalité avec les peuples de l'Asie. On les vit prendre, dès les premières années de l'occupation sibérienne, quelques détails des mœurs indigènes, sans répugnance, sans attachement exclusif à leurs propres traditions. Le contact avec les peuples de l'Asie Centrale se fit peu à peu, sans secousse; il ne se borna pas à des échanges

commerciaux rapides sur les quais d'un port lointain, il ne fut pas l'acte de touristes curieux d'exotisme; les Russes vécurent la vie des Asiates, s'y accoutumèrent, s'« asiatisèrent » en partie. Dans des villages près d'Yakoutsk, vinrent des paysans russes qui prirent les usages yakoutes, et leurs descendants, blancs authentiques, de Russie, se sont de plus en plus « yakoutisés ». Bien plus, on rencontra, dans cette région polaire, un village de 15 yourtes, dont les habitants, russes aussi, ne savent presque plus parler russe. Des cosaques, venus en colons à Petropavlovsk, avaient tellement pris les habitudes des Kamtchadales, qu'on les prit d'abord pour des indigènes.

Russes et Mongols

L'Orient ne s'apprend pas. On a remarqué que les seuls qui, parmi les Aryens, d'instinct et de tempérament, aient exprimé et senti l'Orient furent les *Russes*.

Si l'on veut comprendre les destinées originales, les caractéristiques du peuple russe, on les trouve à un degré très intéressant en Sibérie. Suivant un proverbe russe, « ce qui est la mort pour l'Allemand, fait la santé du Russe ». Un joug effrayant, dont tous les peuples de l'Europe eurent peur comme de la peste, pesa sur la Russie pendant plus de deux siècles; non seulement elle ne mourut pas du joug mongol, mais entrée sous le joug comme une poussière de petits états sans avenir, elle en sortit grand empire, unifié, et par lui, entrevit que ses destinées étaient à l'est. On l'a dit : « *Sans les Mongols, il n'y aurait pas eu de Russie* ». Ils apprirent à vivre familièrement avec ces Asiates, et perdirent pour toujours le dédain du civilisé pour le « barbare ».

Ce qui n'avait été qu'un théâtre de chasse et d'incursions sans but pour des cosaques indisciplinés devint le roc solide où s'appuya la Russie au temps des troubles, la province indestructible qui consolida, ressouda les parties branlantes de l'empire moscovite situées à l'ouest de Moscou, bien plus civilisées pourtant et plus riches d'histoire.

Ceux qui étaient des indésirables, condamnés de toute espèce, vagabonds, exilés pour leur attachement à la vieille foi, devinrent les plus intrépides colons et les bâtisseurs de cette terre primitive. Ces paysans rêveurs, peu amis des besognes pratiques, égarés là-bas par leur fantaisie paresseuse, pour n'avoir pas la peine de cultiver toujours la même terre, devinrent d'intrépides cultivateurs, aguerris contre une nature ingrate, sérieux au travail, volontaires, personnels comme on n'en avait jamais vu en Russie. C'est là que s'exercèrent, avec plus de profit qu'en Europe, les qualités essentielles du Russe, sa facilité d'adaptation, son étonnant pouvoir d'assimilation à l'étranger, l'Asiate, sans nulle morgue, nulle conscience hautaine des distances... Refonte de l'âme russe que fit cette terre nouvelle, et qu'avait prévue Dostoievsky :

« En contact avec l'Europe, nous sommes toujours des imitateurs, les derniers arrivés; nous ne produisons rien. En science, des dilettantes et des à-peu-près. Allons dans les immenses forêts de l'Asie; elle trempera notre esprit, nous donnera de la dignité, nous révélera à nous-mêmes. Là-bas se crée une Russie nouvelle, qui va ressusciter l'ancienne, et lui fera mieux apercevoir ses voies. *Notre avenir est en Asie*, là est notre richesse, là notre océan; pourquoi en chercher un autre? Combien chez nous se meurent d'ennui, combien dont la vie languit, et qui là-bas trouveraient de nouvelles forces, deviendraient d'autres hommes. En Europe et pour l'Europe, nous avons toujours été des Tatares; mais en Asie nous deviendrons des Européens » (1).

Il en est résulté tout un mouvement, dans les années qui précédèrent la guerre, et à la tête duquel étaient d'énergiques Sibériens comme Potanine et Yadrintsev, pour réclamer au moins l'autonomie culturelle de la Sibérie. Potanine écrivit de remarquables études sur le folk-lore mongol et montra l'influence qu'il avait eue sur la byline russe. Il s'est créé dans ces derniers temps une littérature sibérienne, dont le but est d'exprimer ces réactions asiates sur l'âme russe. Et l'Asie nomade, soumise aux

(1) Dostoievsky — Dnevnik pisatel'a.

cataclysmes soudains, n'a que trop bien marqué son empreinte sur l'âme plastique du grand peuple slave.

A côté des peuples à forte et ancienne culture, originale, personnelle, il est des peuples dont la vocation et la destinée semblent avoir été de mettre en communication des civilisations étrangères. On ne peut pas dire qu'ils aient doté le monde de productions originales, mais ils ont, par les communications qu'ils ont favorisées, entretenues, garanties de tout leur pouvoir, aidé non seulement à la formation de syncrétismes hâtifs et temporaires, amateurs, mais encore à l'élaboration plus profonde et plus étendue de cultures qui auraient végété en restant repliées sur elles-mêmes. En regard de ces peuples « communicateurs », d'autres apparaissent comme volontiers solitaires, se suffisant à eux-mêmes, se tenant sur la défensive par rapport aux peuples voisins.

On a remarqué que les Mongols eurent pour principal but de mettre en communication de vieilles civilisations. Si Gengis-Khan tenait à un principe, dit Grousset, c'était à la liberté des routes de commerce à travers l'Asie. Comme les grands khans Toukious du VI^e^ siècle, ce barbare de génie comprenait l'importance du trafic transcontinental de la route de la soie entre la Chine et l'Occident. Après avoir soumis les peuples nomades de la Tartarie, il avait pourvu à la sécurité des voyageurs dans ces contrées, jusqu'alors infectées de brigands, et des gardes avaient été placés à cet effet le long des routes. C'est pour cela qu'il avait détruit sans merci l'état brigand des Tangoutes du Kan-Sou... Ce terrible justicier eut pour ennemis tous les ennemis des civilisations chinoise, persane et chrétienne. Il voulait rouvrir la grande route de caravanes entre la Chine et l'Occident, obstruée depuis la fin de l'époque Tang par les Tibétains, les Tangoutes et les Musulmans (1).

Les Mongols appelaient le monde romain « la Chine de l'ouest », et ils voulaient ouvrir l'une à l'autre les deux Chines fermées sur elles-mêmes. Et ils réussirent, pendant deux siècles, plus que l'on ne s'en rend compte d'ordinaire, jusqu'à ce que le fléau

(1) Cf. Grousset, Histoire de l'Asie (1928) t. III. Les Mongols.

musulman ait définitivement élevé un mur où les Mongols voulaient un passage.

Si l'on cherche à caractériser ce que les auteurs russes, Dostoievsky, Soloviev, Berdiaiev... entendent par l'*idée russe*, on se heurte à quelque chose de vague, inconsistant qui ne se laisse fixer en aucune définition précise : quelle est en fait la valeur de cette culture russe tant vantée ? Ont-ils inventé quelque chose dont la trace subsiste dans les annales de l'humanité ? Imitateurs, ou plutôt assimilateurs de génie. Et l'on est tenté de rapprocher leur rôle, pour la facilité avec laquelle ils se sont approprié les disciplines d'Orient aussi bien que d'Occident, au point de vue spirituel, de celui des peuples « communicateurs », des *nomades* du centre de l'Asie.

Dans leurs courses folles à travers leurs steppes désertiques, ces cavaliers nomades s'arrêtaient parfois sur leurs plateaux : juchés sur les étriers de leurs petits chevaux, du haut du plateau du Pamir, ils voyaient se dérouler devant eux les plaines qui menaient à l'Iran, à la Chine, les cols qui commandaient les routes des Indes; et leur rêve suivait, fasciné par les très anciennes civilisations qui contrastaient tellement avec leur vie austère : ils convoitaient ces trésors de sédentaires, et, fous de désirs, allaient parfois, en un raid gigantesque, les ravir; mais toujours courant, ils revenaient bien vite à leur patrie, et se berçaient à nouveau dans les horizons immenses de leurs steppes qu'ils préféraient encore aux richesses banales des civilisations assises.

Comme ces nomades, combien de penseurs russes ont entrepris des raids rapides à travers les anciennes civilisations de l'Europe; ils en ont rapporté une grande soif de savoir; ils se les ont assimilées, à leur manière, pas toujours très profondément. Mais ils n'ont pas perdu de vue les destinées de leur race; ils savent que cette Europe si grandiose, si bien sculptée par le travail de siècles de savoir et de goût, n'est pas leur patrie. Ils en conservent au moins une large sympathie pour des cultures qui ne sont pas les leurs. Déjà Dostoievsky, dans son discours sur Pouchkine, en 1881, revendiquait pour le peuple russe cette qualité unique de prendre en soi les idéaux des autres peuples, de se faire une

âme paneuropéenne et universelle. Et la plupart des penseurs russes répètent sur tous les tons qu'ils apportent un message dont tous les autres peuples ont besoin, que leur patriotisme est purement spirituel, qu'ils ont reçu une grâce et qu'ils veulent l'offrir aux autres : sous peine d'être infidèle à lui-même, le peuple russe ne peut être que fraternel pour tous.

Ce que nous avons vu dans l'histoire de l'expansion du peuple russe en Sibérie ne contredit pas ces idées : là les Russes se sont adaptés sans bruit, ils ont communiqué sans effort avec les peuplades de l'Asie, ont fraternisé, se sont assimilé leurs usages sans morgue ni fier orgueil de civilisés, se sont laissés faire par la nature sibérienne où le paysan russe est devenu une sorte d'autochtone, un produit du sol sibérien, comme l'avaient été les Toungouses et les Bouriates.

Les conséquences de ces faits au point de vue religieux sont importantes. Alors qu'on cherche les moyens d'adaptation à l'âme indigène, que l'on trouve si éloignée de la nôtre, séparée de nous par la culture où s'est développé pendant des siècles le catholicisme, nous avons en Sibérie une expérience unique où l'âme asiatique s'est fondue en une originale unité avec le caractère russe; cette fusion de deux civilisations, le sibérien, jusqu'à un certain point, l'a faite en lui : on a dit de l'art russe qu'il ne peut être compris qu'en tenant compte des influences orientales (Iran, Mongolie, Chine), qu'il a été un des laboratoires où des formes d'art originaires de tous les points de l'Asie, se sont synthétisées en une forme intermédiaire entre l'Orient et l'Occident; on peut affirmer à peu près la même chose de la religion russe. Il importe donc de ne pas considérer la religion russe du point de vue exclusivement occidental, louant en elle uniquement ce qui nous est familier, blâmant ce qui nous déconcerte.

Enfin ces Sibériens nous donnent une grande leçon. Ils ont abordé les Asiates non comme de pauvres sauvages à civiliser, qui ont tout à apprendre de nous, mais ils ont apprécié leur culture, l'ont vécue, en ont tiré pour eux-mêmes un large profit. Ils ont abordé l'Asie, pour participer à sa culture; ils ont

reçu d'elle non seulement des marchandises, des hommes à embrigader, mais une culture, qu'ils ont incorporée à la leur.

Or, pour bien comprendre la Russie d'aujourd'hui, il faut en revenir constamment à ce fait; depuis la grande guerre, la Russie est *rentrée en Asie;* c'est en *Asie* qu'elle a enfoncé sa capitale, revenant à trois siècles en arrière, avant même les temps d'Ivan le Terrible; car, sans guerre, sans invasion, aujourd'hui, les Tatars ont repris *Kazan* (ils y ont depuis cinq ans leurs universités, des journaux, et leur langue y est la langue officielle); dans le territoire de l'Union soviétique plus de vingt républiques sont asiatiques. L'européanisation de la Russie est arrêtée, refoulée. Celui qui règne actuellement, Staline, se dit un asiate. Les provinces qui font communiquer la Russie avec l'extérieur, ne sont plus la Pologne, les Provinces Baltiques, ou la Bessarabie, mais ce sont les républiques sibériennes.

Des Sibériens actuellement revendiquent la Sibérie autonome, prédisant, après Herzen, qu'une *nouvelle Méditerranée* se prépare, un nouveau foyer de civilisation entre les peuples, à savoir l'*Océan Pacifique*, situé entre les deux Amériques, j'entends l'ancienne, l'Amérique du Nord, et la nouvelle, l'Amérique russe, la Sibérie. Les Mongols, autrefois, avaient cherché à établir un lien organique dans ces plaines de Sibérie entre la Chine et le monde d'Occident; cet exemple d'autrefois, cet *appel de la Sibérie*, plusieurs de leurs successeurs aspirent à le réaliser aujourd'hui, sur un rythme plus large. Ils parlent de reprendre à leur façon, les courses des Mongols, forts de la vieille tradition de la race, à travers ce territoire de passage, la *steppe*, qui n'appelle pas à la vie sédentaire, mais à la communication, à l'unité.

Velehrad, juin 1931. CH. BOURGEOIS, S. I.